

avec chagrin que sa seconde épouse était encore plus faible, plus délicate que la première. Cette santé chancelante lui inspira de l'éloignement. Cependant, l'espérance d'avoir un héritier le consolait. Il passait ses journées à la chasse, et pria Gabrielle de mettre tout en œuvre pour distraire la mélancolique châtelaine.

La Cour était alors à Nice ; un siège devenait inévitable, les corsaires menaçaient depuis longtemps la ville maritime. Le duc de Savoie fit un appel à la noblesse, des préparatifs de défense eurent lieu pour repousser les forbans. Le seigneur de Gramont partit un des premiers, conduisant deux compagnies bien armées. — Adieu, madame, dit-il à sa jeune femme, je vous laisse ici dame et maîtresse. Adieu, Gabrielle, je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde.

Philibert-Emmanuel demanda à Gaspard des nouvelles de Gabrielle et d'Emma avec le plus grand intérêt, et promit de choisir, pour la première, un époux digne d'elle.

Restée seule, la jeune comtesse éprouva un peu de soulagement; la vue de son époux la troublait, l'effrayait; devant lui, elle n'osait parler, et la terreur paralysait son intelligence.

Gabrielle aimait avec tendresse cette jeune victime de l'ambition; elle s'occupait avec ardeur à la consoler, à la réconcilier avec sa position, à adoucir ses regrets.

Tantôt, elle organisait une promenade; elles descendaient ensemble de leurs haquenées dans les prairies du Seran, dans les forêts de Gramont; Gabrielle faisait admirer les beautés de la nature, la fleur qui se balance sur sa tige, l'oiseau qui chante sur la branche flexible, des points de vue ravissants; elle tâchait alors d'élever à Dieu l'âme de sa compagne, pour qu'elle y puisât la